

Maison, identité et dépersonnification

Ma maison semble trop petite pour moi, je deviens trop grand pour elle, je la plie comme il me convient pour pouvoir la regarder, mais cette façon de plier est tellement emprunte de moi qu'il me semble que c'est moi et moi seul qui donne une consistance à ce qu'elle est, ou plutôt elle devient par le pli et ce devenir ne vit que par moi. Lorsque je la plie, je dis quel feuillet doit être en haut ou en bas.

Quelque chose semble trop faible, non pas dans le pli lui-même, mais parce qu'il me semble le saisir sous un rap-

port spécifique, qui passerait par lui, mais s'y arrêterait comme quelque chose enveloppant seulement mon propre champ d'expérience.

Évidemment quelque chose m'échappe, quelque chose nous échappe toujours, même ce que l'on croit tenir s'est déjà évanoui au moment même où on le regarde.

Alors ce n'est pas tellement que les choses m'échappent, c'est plutôt comme si nous nous échappions l'un l'autre, bien que nous nous présumptions mutuellement à chaque fois qu'un regard passe. Il semble que nous ne nous regardions jamais depuis le même endroit, et que chaque regard,

tant il donnait un sens et un lieu, n'aurait pu exister à chaque fois ailleurs qu'entre toutes ces choses qui s'échappent.

Maintenant c'est ma maison qui me semble trop grande pour moi. Elle ne devient pas autre sans que je ne sois devenu autre avec elle. Je me suis perdu à moi-même. J'ai l'impression de ne plus me voir depuis le même endroit, ce nouvel endroit que je ne connais pas.

C'est cela quelque chose de trop grand, qui semble dépersonnifier puisque je ne me connais plus moi-même. La maison a jeté partout ses singularités et elles m'emportent, mais je ne sais où. J'avais tout déconstruit, moi, la maison, le pli, le papier, les regards... et maintenant je veux tout reconstruire, un territoire pour moi, pour la maison, pour le pli, pour le papier, pour le regard. Tant de mouvements qu'on voudrait pouvoir arrêter pour les écrire, mais tant de reterritorialisations qu'il faudrait faire tenir debout sans pour autant les prendre comme des états de choses.

On devrait pour ce faire donner un tout petit plus de consistance sur le papier, que dans un « *il y a* » qui serait dit.

L'écriture fuyante, réclame un mouvement, qui dans le langage se distingue des propositions, et qui dans le monde, se distingue des états de choses. Quelque chose qui passe du langage parlé

au langage écrit, qui fait devenir l'écriture mobile. Je cherche à faire tenir debout l'écriture dans une posture nécessairement instable, elle pourrait s'écrouler d'un instant à l'autre : une position qui ne subsiste que par son devenir.

Et l'écriture est toujours au moins une forme de langage, *matière d'expression* qui incorpore immédiatement et déjà en son sein une relativité. Mais l'expression est vague : « relativité », c'est plutôt qu'elle est soit relative comme tout objet que l'on peut prendre et reprendre, soit qu'elle réclame elle-même la relativité, par son mouvement.

Soit l'écriture est relative parce qu'elle est emportée par le monde, soit c'est elle qui emporte le monde : elle crée un sillon pour nous, une ligne de fuite.

Le langage immédiatement traversé de part en part "recueille" en permanence, par son seul statut, par la fonction qu'il opère (le mouvement ne cesse d'incorporer), l'instant qui contient en lui-même toutes les données d'un problème.

Alors pour qu'écrire devienne *ce langage*, j'injecte de la parole (*matière elle-même ?*), pour écrire, je transforme. Il faut que *ce langage* puisse envelopper une nouvelle consistance, autant que sa propre matière le fait pour lui-même.

Écrire ne signifie en aucun cas expliquer, c'est l'écriture qui ex-

Julian Raedersdorf
Naïm Aït-Sidhoum (*)

plique, et rien d'autre qu'une consistance donnée : elle explique les conditions assignées à cette consistance, les termes d'un problème perpétuellement soumis au relatif ; on injecte l'immanence dans l'écriture pour qu'elle devienne fuyante, qu'elle incorpore un événement, soit traversée, qu'elle vive, *au-delà* des conditions qu'elle s'assigne à elle-même et *par* ces conditions.

« *Le mouvement n'actualise pas l'événement virtuel mais il l'incorpore ou l'incarne et il lui donne un corps, une vie, un univers* » (1)

Le corps de la lumière passe dans le monde, puis est accueilli sur le plan de la pellicule photographique, pour être *révélée* sur le plan du papier photo. Chaque plan agit comme une *épreuve*, qui ne fait subsister que le pur mouvement et le transvalue à chaque fois, l'assigne à une nouvelle problématique, un nouvel univers.

En quelque sorte l'écriture est une épreuve pour la parole, comme la lecture peut être une épreuve pour l'écriture. Une épreuve, au sens de ce qui subsiste de la parole dans l'écriture. Comment *prendre* une photo, comment *écrire en* architecture? Mais, écrit-on l'architecture? Un dessin est une écriture, un bâtiment dans le paysage tout autant, les deux faces d'un même plan. Pour son compte, Deleuze dirait « *la frontière ne passe pas entre un langage et des états de choses, mais entre deux interprétations du rapport du langage et du monde.* » (2)

Et peut-on encore parler de frontière à ce niveau là?

En tout cas, pas comme quelque chose *qui passe*, mais plutôt

comme quelque chose sur laquelle *on est*, et où on ne cesse pas d'être. Création perpétuelle *dans* l'architecture.

"L'agencement a d'une part des côtés territoriaux qui le stabilisent, d'autre part des pointes de déterritorialisation qui l'emportent." (3)

J'avais tout détruit et maintenant je veux tout reconstruire. ■

(1) Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Qu'est-ce que la Philosophie?*

(2) Gilles Deleuze, *Logique du sens.*

(3) Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure.*

(*) Architectes.

Texte extrait de "*Eloge du coup de dés*" (à paraître).